


*Serge Moati*  
**Le vieil orphelin**

Récit

Flammariion



« C'était par une belle  
journée d'été où  
soufflait le sirocco léger  
de mon enfance... »

Extrait de la préface

## Le vieil orphelin

Serge  
Moati



« Papa m'avait dit : "Si tu ne sais pas, invente !" Je t'ai écouté, papa, j'ai beaucoup inventé ! J'ai été un sacré menteur. Il fallait que je vous survive, à maman et à toi, alors je me suis débrouillé à ma façon... Et mon visage me ressemble. Il est devenu le mien, rien que le mien. Celui d'un "vieil orphelin", c'est vrai, mais aussi celui d'un homme en marche qui filme et écrit, encore et toujours. Alors, bon vent, les morts. Et vive la vie des vivants ! »

Serge Moati, le « vieil orphelin », ne sait pas si c'est vraiment une chance d'avoir « perdu » son père et sa mère lorsqu'il avait onze ans. Ce qu'il sait, c'est qu'on a toujours l'âge de cette perte, cruelle, mais fondatrice. Absents toujours présents. Serge se souvient : une vie mouvementée, souvent drolatique et hasardeuse. Une vie remuée. Une vie pourtant.

*Serge Moati, né Henry Moati, le 17 août 1946, à Tunis, est un homme d'images. Et de mots. Ancien conseiller de François Mitterrand pour l'audiovisuel, il est réalisateur, producteur, journaliste et, ci-devant, écrivain.*

Flammarion

# Le Vieil Orphelin

Du même auteur

- La Saison des palais*, roman, Éditions Grasset, 1986  
*La Haine antisémite* (avec Jean-Claude Raspiengeas), Éditions Flammarion, 1991  
*Paroles d'orphelins*, Éditions J.C. Lattès, 1998  
*Le Septième Jour d'Israël... un kibboutz en Galilée* (avec Ruth Zylberman), ARTE éditions, 1998  
*Villa Jasmin*, roman, Éditions Fayard, 2003  
*Du côté des vivants*, roman, Éditions Fayard, 2006  
*30 ans après*, Éditions du Seuil, 2011  
*Dernières Nouvelles de Tunis*, Éditions Michel Lafon, 2011

Serge Moati

# Le Vieil Orphelin

récit

Flammarion

© Flammarion, 2013  
ISBN : 978-2-0813-2358-2

Scène I  
*Le Caire*

Sur la place Tahrir, l'autre jour, dans la fournaise, les tirs et les cris, je filmais. *Ceux qui mouraient ne me voyaient pas*. C'est en rentrant, essoufflé, effrayé, à l'hôtel que je me suis aperçu que mon passeport et mon portable avaient disparu. Vertige : soudain, c'était comme si je n'existais plus. Plus d'identité. Plus de réseaux. Moi aussi, je pouvais mourir et personne n'en saurait rien. Ni vu ni connu. *Invisible*. Cette terreur fut la mienne.

Scène II  
*Paris*

Nouveau portable solidement arrimé, je file refaire mon passeport. Pas de temps à perdre. La dame me dit aussitôt qu'elle aime bien mes émissions et qu'elle ne les rate sous aucun prétexte. J'adore. Je la remercie de sa bienveillance et de son discernement. « Mais il

y a un problème », murmure-t-elle. Comme surprise, un peu gênée, elle me demande mon prénom, mon « vrai » prénom, ajoute-t-elle. Elle rit. Je ris. Je lui réponds finement, que, puisqu'elle a eu la gentillesse de me saluer aussi gentiment, c'est qu'elle sait bien comment je m'appelle. Je sens le problème venir.

— Serge, bien sûr...

— Oui... Mais non...

— Comment « Oui... Mais non... » ?

— Vous ne vous appelez pas Serge, monsieur Moati...  
Aïe.

— ... Mais Henry. Henry Moati.

Un temps. Je suis rattrapé... Ça devait arriver. L'usurpateur est démasqué.

— Je me fais appeler Serge depuis des dizaines et des dizaines d'années...

— Oui, peut-être. Mais on ne peut plus mentionner dans les documents officiels ce que l'on nomme « le prénom d'usage ». On n'a plus le droit. Il faut se présenter, tout d'abord, au tribunal d'instance. Avec trois témoins.

— Oh là là !

— Eh oui !... Et faire une demande officielle de changement d'état civil. Pour nous, vous êtes né « Henry » et on ne peut plus, comme avant, ajouter la mention « dit Serge ». Donc, si vous avez besoin de toute urgence d'un nouveau passeport pour aller à l'étranger...

— Oui ! Vraiment !

— Je suis obligée de vous enregistrer comme « Henry » ! Qu'est-ce que je fais ?

— C'est dingue !

— ... Peut-être. Alors ?

— Alors, va pour Henry !



Scène III  
*Allemagne*

1943. Un camp de concentration. Papa attend la mort. Un rabbin, en rêve, une nuit gelée, vient le visiter. Le vieil homme lui dit :

— Tu vas vivre.

(C'était hautement improbable.)

— Mais oui. Fais-moi confiance. Tu vas sortir d'ici, tu vas revenir à Tunis, tu vas faire un enfant à ta femme, ça sera un garçon, et tu vas l'appeler Henry.

— Henry ?

— Henry !

Ainsi fut fait. Serge Moati rentra à Tunis. Il fit un enfant à sa femme. Et après un essai infructueux, Henry vint au monde. Papa mourut en 1957. Henry aussi : abandonné par lui-même, effacé, gommé. Et un nouveau Serge prit la place de l'ancien : moi.

Scène IV

Et c'est ainsi que grâce, ou à cause, du passeport perdu et refait, Serge a retrouvé Henry après l'avoir laissé tomber en prenant, abusivement, le prénom du père mort. Ce sont ces retrouvailles qui tissent la trame de ce récit où Serge et Henry se reconnaissent et se parlent.

## Scène V

Voici « Le Vieil Orphelin ». C'est dédié à tous les orphelins que j'ai croisés et filmés aux quatre coins du monde.

Henry, Serge. Serge, Henry.

## PROLOGUE

*Ceux qui meurent ne me voient pas.* C'est comme ça. Il en fut ainsi pour papa, le 16 août 1957. Et pour maman deux petits mois plus tard, en octobre. Ils ne me laissaient rien : pas un geste, pas un mot. Rien. Je leur disais que j'étais là, moi, leur plus jeune fils. Mais non. *Ceux qui mouraient ne me voyaient pas.* J'étais triste à mourir. Je le suis toujours. D'ailleurs, je suis peut-être un peu mort moi aussi.

\*

Les vivants, c'est justement pour les garder en vie que je les filme. Je pense à tous ceux que je croise ici ou ailleurs. Éblouissement, parfois, émotion, souvent, curiosité, toujours. Acteurs ou politiques, actrices ou astronautes, SDF ou président(s), pasteurs évangéliques ou possédés africains, pys ou guerriers, enfants perdus ou religieux enfiévrés, fous en asile ou en prison, flics ou espions, meurtriers ou philanthropes, écrivains ou trapézistes. Des centaines et des centaines de films et d'émissions. Je collectionne les hommes comme d'autres les timbres. Je les feuillette. Je suis une sorte d'éponge familière.

Je les absorbe. Souvent, on copine allègrement, on se jure amitié et fidélité. À la fin des tournages, on promet de se revoir, comme des vacanciers à la fin de l'été. Et puis j'oublie. Je les oublie. Et je m'en veux. Alors, je m'excuse : « Pardonnez-moi, je ne reconnais plus personne, je suis vieux et amnésique. » Ils sont morts. *Et c'est moi, alors, qui ne les vois pas.* Je m'immerge avec excès et me sèche aussitôt. J'adhère et me décolle. Je m'attache et disparaîs. Je suffoque et pars reprendre souffle plus loin, vers d'autres femmes, d'autres hommes, d'autres pays, d'autres films, aussi.

Grâce à eux, je range au loin les angoisses d'un passé qui, décidément, ne passe pas du tout. Où es-tu ? *En enfance.* Encore ? *Oui.* Qui es-tu ? *Un vieil orphelin.* Encore ? *Mais oui !* Je rabâche, je bégaie. Pardon ! Oui, cette fois encore, je reviens sur les traces de l'enfant de onze ans que son père, puis sa mère, abandonnèrent en mourant. Cet enfant retrouvé, qui avait pour prénom *Henry*, ne me quitte pas, moi, Serge. Il m'accompagne alors que j'ai aujourd'hui soixante-six ans. Je ne lui lâche pas la main. Il me hante, lui qui est devenu ces temps-ci mon père, le père de mes enfants et mon éclaireur. L'enfant que je fus marche devant moi. Il donne sens à ma vie, m'ouvre aux autres, fraie le chemin. Il virevolte et entraîne son vieil orphelin de père vers des lendemains qui aimeraient tant danser.

*Serge :*

*Ceux qui meurent ne me voient pas.* 16 août 1957. Hôpital Lariboisière, à Paris. Je suis devant papa. Enfin, ce qu'il en reste. Je guette la phrase historique, sublime, définitive parce que ultime. Elle ne vient pas. Je gêne. On me fait sortir de la chambre. J'attends. Pas trop. Vivi, mon grand frère, qui mourra quelques années après, *sans me voir non plus*, me dit : « Henry, papa est mort. » Et d'un. Il y en aura plein d'autres. Il se tape la tête contre les murs et ne sait que répéter : « Il est mort. Papa est mort. » C'est gênant. Est-ce que je pleure, moi ? J'ouvre les yeux tout grands. Pour être mort, il est mort, papa. Je vois maman, forcément très digne. Comme ma sœur. C'est de famille, côté femmes. Ma mère, elle non plus, *ne me verra pas*. Dans deux mois, elle filera aussi : pas trop à attendre. On est un *vrai* orphelin ou on ne l'est pas. Être orphelin « des deux », c'est plus chic, plus classe.

De ce 16 août 1957 je me souviens avec une netteté de Polaroid. Comme je me souviens de cette satanée odeur d'éther, de morphine, de pipi et de mort qui ne m'a plus jamais quitté. J'allais avoir onze ans, le lendemain. J'aurais bien aimé qu'on me laisse profiter de ma

fête. Mais le mort en a décidé autrement. Il m'a gâché mon anniversaire et m'a niqué tous ceux qui ont suivi. Du côté du cimetière juif de Tunis, on sait la vérité : Odette et Serge Moati m'ont dévoré tout cru entre août et octobre 1957. Ils se sont partagé qui une jambe, qui un bras et en ont fait un joli méchoui. Grillades de cœur en rognon, merguez de tripes nouées et dénouées. Ils ont offert mes couilles rôties à leurs voisins de tombe et ont bien ri, les macaques, dans la nuit noire de Tunis. Et ça gloussait. Et ça rotait.

Et ce fut un petit garçon tout mort qui s'appelait alors Henry qui fit des années durant semblant de vivre. Une absence au monde. Une vie de paille. Henry devint invisible. Il cognait à la vitre qui le séparait du monde. Il hurlait. Allô, le monde ? Plus de réseau. Panne générale. Ça continue, d'ailleurs. J'ai le même problème technique. Sans blague.

\*

*Henry :*

Ne croyez pas ce qu'il dit. Ce type est un cabot notoire. Il frime. Il ne croit pas un mot de sa propre histoire, qu'il a légendée, ripolinée, ajustée, réajustée, refabriquée. C'est un camelot, un vendeur de cravates à la sauvette, un représentant en aspirateurs qui ne vend que du vent tiède, pourri, recraché. Il fait le beau alors qu'il est laid, le paon, alors qu'il n'est qu'un lourd. Un bovidé. Il nous fait le coup du « vieil orphelin », l'histoire recuite de l'inguérissable souffrance, de la plaie purulente et toujours ouverte. J'en ai assez de lui. Je pourrais l'abattre d'une définitive chiquenaude ou l'étouffer, le bâillonner, puis l'étrangler avec un soin maniaque et un cruel acharnement. Ensuite, je me joindrais avec plaisir au festin can-

nibale des parents. Cela sentirait la viande grillée de gros garçon, petits doigts de pied aux lardons, bide sur broche, cul à la graisse d'oie et genou droit (avec prothèse) aux choux. Le tout arrosé d'essence.

Il a soixante-six ans aujourd'hui et il sait parfaitement que sa vie a été bonne, même si elle a eu des ratés, des hoquets et des dérapages pas toujours contrôlés. Il sait bien qu'il a eu une chance insolente. Moi, Henry, je suis sa marionnette. J'habite dans les replis de son ventre très gras. Je veux vivre, il m'étouffe. Je veux danser, il me coupe les jarrets. Je veux rire, il ne sait que gémir. Je préfère me présenter moi-même : *Henry* (avec un Y, s'il vous plaît). L'autre a volé le prénom de notre père : *Serge*. Oui, il n'est rien qu'un usurpateur. Dire que *Serge* et *Henry* coexistent serait faire preuve d'un optimisme déraisonnable. Moi, Henry, je jaillis, je chausse mes pointes et réalise mon rêve : je suis danseur à la comédie-ballet de Tunis. Et là-bas, tous les soleils s'entrechoquent. On acclame la vedette. Mes parents se lèvent, enthousiastes. Ils retiennent leur souffle. Chats et entrechats, pirouettes sans cacahuètes, l'ex et future petite étoile du Ballet de Tunis jaillit comme, au cœur des nuits du mois d'août, les belles étoiles filantes.

*Sept ans.* Quand maman est entrée dans ma chambre, j'étais maquillé. Allure de clown, fausses larmes en perle et en cascade, bouche immense et toute rouge. Je faisais, fièrement, le grand écart. Souple, si souple j'étais. Et, au lieu de m'applaudir, la méchante m'a juste dit : « Tu sais, tu commences à avoir mauvais genre ! Enlève-moi ces peintures de zoulou de ton visage ! Allez, fissa ! Et la danse, c'est pas bon pour toi ! T'es trop gros ! Allez, vite ! » « Mauvais genre », j'ai tout de suite compris : « pédé ». Ça voulait dire « pédé ». La honte. Une femme. Pire : un enulé. Pas la peine de me faire un dessin. Moi, pédé ? Ça va pas, la tête ?

Je suis allé enlever mon masque de clown. J'avais sept ans. J'ai pleuré tant et tant. La comédie-ballet de Tunis, puis l'Opéra de Paris ont perdu en moi une immense vedette, une icône du Sud, un petit juif gracie et joli. Dommage.

\*

*Serge :*

Tu as été, ce jour-là, crucifié. La marionnette « Henry » a été jetée dans la cuvette des W-C. Comme son maquillage de clown. Comme ses pointes et son quasi-tutu. Plus de Henry sur terre. Adieu, la grâce perdue. J'ai juste parfois d'étranges et doux souvenirs d'une autre vie. Il me reste une fugace mais vive émotion lorsque me visite celui d'un mouvement fluide, d'une légèreté envolée. Je me suis vu fondre en larmes de bonheur aux projections tant de fois répétées de *Singing in the Rain*. Je ne sais plus que pleurer, sous la pluie, à la recherche d'un soleil qui m'a abandonné. Lourd chagrin de l'orphelin. Mélancolie durable du « vieil orphelin ».

*Henry :*

Mais j'entends, venant de la fosse d'orchestre, les violons s'accorder. Les trois coups : je m'élanç ! La salle frémit. Des ovations saluent mon entrée. Henry est de retour. Prenez garde, les morts ! Me voilà ! Nous voilà : les Moati's Brothers ! Deux pour le prix d'un !



*Serge :*

« Tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin », a décrété Poil de carotte. Peut-être. Alors, autant que cela arrive vite, et avant tout le monde ; question de snobisme et histoire de se faire remarquer. Sérieusement, Henry, tu « as perdu » d'abord ton père. Deux mois après, tu récidives et tu « perds » ta mère. Tu « perds » tout ! Y compris ton pays natal, la Tunisie. Ta distraction devient dangereuse, malade. Tu égares. Tu t'égares. Tu ne retrouves plus rien. En plus, les parents, revenant une nuit en goguette sur terre, m'avaient prévenu : « Gaffe ! On n'est pas gentils, nous autres, les morts ! On squatte en toi. On est comme une armée d'occupation. On t'empêchera de rire et de rêver, d'aimer, de danser, et de grandir. Ça t'apprendra à ne pas trop t'attacher, voilà ! » Ils ont tenu parole, les morts. Parfois, je les hais. Pas souvent, mais ça m'arrive. J'ai mes raisons. Et toi ?

\*

*Henry :*

Oui, j'en ai quelques-unes. Mais j'ai aussi des milliards de raisons de les adorer. Je continue :

Fin août 1957, on est retourné à Tunis, maman, Odette, ma sœur Nine, mon frère Vivi et moi. Papa, lui, était dans la soute, dans un cercueil. Et nous, en haut. « Breguet 2 ponts », c'était le nom de l'avion. Un pont pour les vivants, et l'autre pour les morts. À l'aéroport, ils sont tous venus nous chercher. Personne ne voulait rater le spectacle : ni les francs-macs ni les socialos, ni les journalistes ni les curieux. Imaginez : Serge Moati, pas celui qui lui a volé son nom et qui signe abusivement ce livre, non, le vrai, le grand journaliste, le militant bien connu, l'ancien résistant et le déporté, le président de la Ligue des droits de l'homme, bref tout cela à la fois, est mort. *Totalement* mort.

À l'aéroport, il y eut presque une ovation. Une belle journée de fin août brûlante à souhait. Et le cercueil fut porté sur des épaules jusqu'à la « Villa Jasmin », à quelques kilomètres de là. J'étais drôlement fier, moi. Il faut dire que, je ne sais pourquoi, je me prenais pour le héros de cette fête burlesque. J'avais envie de saluer comme au théâtre et je n'aurais pas détesté que l'on m'offrît quelques fleurs. Puis ce fut la maison. Une autre histoire. Sombre. Des pleureuses et des cousines dépressives. Tout foutait le camp : Serge mort et la Tunisie indépendante... et cette pauvre Odette, veuve, qu'allait-elle devenir sans son mari influent, puissant et tout, en ce pays qu'il faudra sûrement quitter car « avec les Arabes, on ne sait jamais ! » ?... Et les belles chialaient à qui mieux mieux. Parfums de tubéreuse, voilettes, violettes. L'enfer au féminin. Pas un mec. Juste moi. Vivi, mon grand frère, s'était enfui avec ses copains boire une limonade. Je rampais aux pieds des femmes, tentant, l'air de rien, sournois, d'entr'apercevoir leur culotte et le haut de leurs jambes ensoleillées de belles Méditerranéennes. Quand l'une cessait de pleurnicher,

l'autre prenait le relais. Lamento sans fin. À se flinguer. Heureusement que, sur le tapis, je me glissais comme un serpent en mue. Toutes ces créatures m'embrassaient, me caressaient, et lorsqu'elles me prenaient sur leurs genoux, je sentais leurs seins qui pointaient tout contre moi. Elles me berçaient : « Mon chéri, mon chéri, laisse-toi aller, je suis ta "tata" qui t'aime... pleure, pleure, ça te fera du bien... » Et non, rien ne venait. Pas une larme. Et ces vieilles ingénues coquines m'enivraient de leurs caresses furtives, de leurs baisers dans le cou ou tout près de la bouche.

Délicieuse cérémonie. En vérité, un peu languette. Alors je suis sorti dans le jardin aux jasmins. J'ai filé sur mon vélo, en faisant tinter et tinter ma clochette. Et puis, je pilais sec. Et puis, les pneus crissaient. Et puis, je faisais vibrer la sonnette, encore et encore. Mon rire. Mon rire de fou. J'entr'apercevais, au loin, les pleureuses exaspérées par tout mon ramdam. L'une d'entre elles, la plus jolie, à la ferme quarantaine et aux yeux bleu outremer, courut à ma rencontre :

— Henry, arrête !... Arrête ton vélo, on ne peut pas être tranquille. Tu fais du bruit. Un tel boucan... Mais enfin, mon chéri, tu ne comprends pas ? Ton père est mort... Tu ne comprends pas ?

— *Je ne veux pas comprendre !*

Et j'ai planté là la pulpeuse tata Nicole. Re-vélo. Re-tintamarre. Un oncle moustachu, de retour de la synagogue, est venu à la rescousse de ces dames. Il m'a obligé à quitter mon engin à deux roues, m'a tordu un peu le poignet et m'a tiré l'oreille. Ce méchant m'a fait mal. Me revoilà bouclé dans ma chambre. J'ai cassé la vitre et me suis, une nouvelle fois, retrouvé dans le jardin. On m'a enfermé de nouveau, et j'ai eu droit à de fastidieux

sermons. Sur l'amour que les enfants doivent porter à leurs parents, surtout lorsqu'ils sont morts, et toute cette merde, et toute cette cucuterie. C'était pas ma faute, à moi, si je n'étais pas triste, zut.

\*

*Serge :*

Le lendemain, le corps de mon père fut exposé dans une grande salle. Je m'ennuyais tant et plus. On m'avait affublé d'un blazer noir et d'une petite cravate de la même couleur. Plein de gerbes. Tous ces discours. Et les francs-macs à leur « Frère passé à l'Orient éternel », mais qui restera toujours présent, parmi eux, en loge. Et les socialistes, ah ! le grand socialiste que c'était, le camarade Serge, courageux, droit, impeccable, copain de Blum et tout et tout, un vrai défenseur des droits de l'homme, et tutti quanti ; puis les résistants et les déportés et les députés et les ministres... Quel homme, ce Serge-là... Qu'est-ce qu'il va nous manquer. C'est trop cruel, trop injuste, cinquante-trois ans, c'est trop jeune !

Et puis, que vont devenir ses trois enfants et sa femme, la belle Odette ?... Et Henry, le petit, qui n'a que onze ans...

\*

*Henry :*

À ce propos, qu'ils ne se fassent pas de souci : je serai encore plus connu que le mort. Je lui piquerai son prénom, sa gueule, son corps, et on entendra parler de moi bien au-delà de Tunis. Ne vous en faites pas pour moi, les discoureurs. Je serai grand. Je ne serai pas toute ma vie un nain.

Mais en attendant, qu'est-ce qu'on attendait ? Ce serait bien qu'un rabbin ou un magicien, pour nous occuper, nous fasse un tour : sortie du mort d'un chapeau, par exemple. Et sous les applaudissements, s'il vous plaît ! Mais rien ne vint. On s'ennuyait.

Alors je me suis levé et je suis allé, clopin-cloplant, faire le tour du cercueil en lisant à haute voix les inscriptions sur les couronnes. « À notre F •• bien aimé » ; « À notre camarade, les socialistes de Tunis » ; « Les Anciens du réseau Libération » ; « L'association des résistants et déportés républicains » ; un médaillé m'a alors prié – fermement – de retourner m'asseoir. Tout le monde en avait assez de ce garçon insolent, désinvolte et au cœur de pierre. Je me suis assis, je me suis dit : « Je vais être un bon petit, je vais pleurer ! » J'avais appris, en lisant un illustré, qu'il suffisait de garder les yeux grands ouverts un temps long, très long. Ça pouvait piquer, mais tant pis. Je ressemblais à un zombie au regard exorbité. Effrayant. J'ai compté dans ma tête. Arrivé au chiffre 60, j'avais tellement mal aux yeux ! Je n'arrêtais pas de me répéter : « Faut que je pleure, faut que je pleure. » Et c'est venu, enfin ! Oui, j'ai pleuré. Magnifique ! « Il est des nôtres ! », auraient pu chanter en chœur, et avec enthousiasme, tous les affligés du funérarium. J'étais devenu un vrai petit orphelin.

\*

*Serge :*

Comme le lecteur attentif s'en souvient peut-être si le rapide survol à grandes enjambées de cette enfance ne l'a pas trop désespéré, la mère de Henry, la nôtre quoi, mourut deux mois plus tard. En octobre 1957.

Les deux, sinon rien. Un papa mort, c'est banal. Une maman morte, c'est triste, mais ordinaire. Un papa et une maman disparus sans laisser d'adresse, voilà qui est plein d'allure. Maman était donc cancéreuse et avait été « suivie », fort opportunément, mais en vain, près de Paris, à l'hôpital de Villejuif. On m'a dit et répété qu'elle s'était laissé mourir de chagrin à la mort de son mari. Ce qui, somme toute, n'est pas très sympa pour ceux qui restent. En particulier ses enfants, et, sans exagération aucune, surtout pour Henry. Elle s'était donc alitée et avait pris rendez-vous avec la mort. Elle l'attendait. En gémissant. Maman avait mal, très mal. Sa chambre, au fond de la « Villa Jasmin », était encombrée de souvenirs du papa et de fioles diverses. On entendait sans cesse ses halètements de souffrance, la pauvre. Exténuante agonie. Et sa mort vint, enfin, le 16 octobre. Alors, elle se dépêcha, soulagée, d'aller rejoindre son amoureux. En un lieu tenu secret.

\*

*Henry :*

Pas plus que papa, Maman ne m'avait, avant de mourir, « calculé », comme diront, plus tard, mes enfants chéris. Et pourtant, je ne l'avais pas lâchée des yeux, guettant jusqu'à son dernier souffle de vie, pétrifié, muet, collé à elle. De temps en temps, je lui disais :

— Maman...

— ...

— Je suis là, c'est moi, Henry...

— ...

— Maman, parle-moi, je t'aime...

— ...

— Maman !

Combien de temps son agonie, ses derniers moments sur cette terre avaient-ils duré ? Je ne sais pas. Une éternité ? Une seconde ? Elle ne m'avait ni parlé ni *vu*. C'est un tic de famille. Ils ne savent rien faire, mes morts. Même pas un bisou.

Et rebelote, les pleureuses. Elles connaissaient l'adresse : « Villa Jasmin », 79, rue Courbet, quartier du Belvédère, près de la place Jeanne-d'Arc, Tunis. Elles se sont assises comme la dernière fois, se sont mises en train, puis ont versé sur commande toutes les larmes de leur corps. Un remake. Mêmes actrices, même lieu, mêmes pleurs. Juste des robes noires moins estivales pour les figurantes zélées du drame.

La nuit de la mort de ma mère, on m'intima l'ordre de me coucher, sur le canapé du salon, entouré de toutes ces dames, et de pleurer, moi qui ne savais pas le faire. Elles devraient le savoir, à force ! En vérité, j'étais obsédé par un trou que j'avais à la chaussette droite. C'est donc avec mes chaussures au pied que, pudiquement, je m'allongeai. Ainsi se passa ma première nuit d'orphelin « des deux ». Un petit garçon mi-nu mi-vêtu, escorté d'un cortège de larmes.

\*

Enfin libre. Plus de parents. Ni, bien sûr, de grands-parents. Je suis différent et spécial, car seul de mon espèce. La « Villa Jasmin » sent le deuil. Elle est devenue trop grande sans eux. Un cimetière. Longs couloirs noirs. Chambres vides. Je dors où je peux. Souvent près de Rachel, dite « Mainmain », la nounou, qui m'a toujours fait à manger, consolé, aimé. La vieille femme juive tunisienne, terrible superstitieuse, reine des grigris et des

sombres invocations, sait bien que le malheur rôde et qu'un jour, dans cette maison doublement frappée par un funeste destin, on ne pourra plus la payer. Alors elle tente de conjurer le sort et exorcise tous les recoins de la grande villa : « Va-t'en, le diable ! » En attendant que Satan s'éloigne, elle me raconte des histoires terrifiantes en judéo-arabe. Jusqu'à ce que la peur ou le sommeil m'emporte. Mais je ne dors pas vraiment, dans la villa des esprits. J'entends les morts. Toute la nuit, ils font un grand chahut, et moi, je me cache sous le lit. De temps en temps, ils passent devant moi, mais, comme toujours, ne me *voient pas*. Ils parlent entre eux, comme si de rien n'était. Où vont-ils ? À un congrès de morts ? À une amicale soirée entre cadavres ? Ils rient, parfois. Peut-être se moquent-ils de moi, eux qui n'ont pas hésité à me laisser derrière eux, seul dans cette maison-tombeau où tous les faux murs s'ouvrent et se referment comme par miracle pour vous conduire en enfer, à travers des labyrinthes secoués par des vols de chauves-souris et traversés par d'immenses serpents noirs dévoreurs de poules, d'enfants et de souris.

À côté de la villa, il y a le lac de Tunis, devenu un cimetière marin vaseux où ont été jetés et pataugent les nouveau-nés dont il fallait se débarrasser. Une crèche de petits cadavres. Mes parents vont jouer avec eux, préférant leur compagnie à la mienne. Pas gentil. J'entendais rire, chuchoter, tout autour de moi. Je criais. Et Nine, ma sœur, venait m'embrasser. Neuf ans de plus, une vraie grande. Elle me faisait boire de l'eau sucrée, me berçait, me disait qu'il ne fallait pas avoir peur, que les parents, des satanés amoureux, étaient très heureux de s'être retrouvés dans l'autre monde. Juliette ne pouvait vivre sans son



Roméo et maman était gaie, belle, heureuse, épanouie d'avoir retrouvé son mari.

Je m'endormais alors jusqu'au matin. Et puis, c'était le petit déjeuner, les yeux gonflés (« manque de sommeil » diagnostiquait, sentencieuse et réprobatrice, une vieille tante nommée « Tita »...). Parfois, Vivi, le grand frère, tout juste marié avant la mort de papa et qui n'habitait plus la villa des malheurs, venait nous voir. Comme en visite.

J'avais envie de vomir. Je ne voulais pas aller en classe. Les enfants normaux se moquaient de moi avec leurs parents bien vivants qui surveillaient leurs devoirs. Enfants tout propres, bien tenus, tabliers repassés, cheveux brossés, chaussures cirées. Et qui me demandaient, les salauds, des nouvelles de mon papa et ma maman. Les leurs mourront bientôt. J'en étais très content.

*Serge :*

C'est comme si tu étais contagieux. Les autres avaient raison. Le malheur contamine, il est radioactif. Alors, dans la cour, en récré, tu « jouais » seul. C'est-à-dire que tu ne faisais rien, attendant le retour en classe. Et là, à l'abri, au chaud, tu rêvais, juste dérangé par le maître qui voulait parfois te faire revenir du pays des songes. Tout autour du lycée Carnot, des villas refermaient leurs volets. Les juifs, furtivement, mais en masse, quittaient le pays. L'indépendance faisait peur. Alors on vendait tout à vil prix, on bradait les meubles, et seuls les brocanteurs faisaient fortune. Parfois, les futurs nouveaux propriétaires rôdaient tout autour de leurs proies. Atmosphère de fin des temps. Ou, pour le moins, d'une époque. Nous, on croyait que la France en Tunisie resterait présente pour l'éternité. On nous l'avait assez rabâché. Eh bien non.

Les « miens » fuyaient. Et les « Français de France » aussi. Adieu Tunisie. Nous étions en novembre 1957. C'est comme si c'était hier.

\*

*À la maison. Une réunion sombre. La pluie, au-dehors.*

*Henry :*

— Qu'est-ce qu'on va faire du petit ? demanda l'un.

— Il faut lui apprendre un bon métier, solide, répondit l'autre.

— Lequel ?

— Ajusteur... non, plombier... oui, plombier... ! Y a pas de chômage, dans cette branche-là, surtout s'il doit partir en France.

— Oui... D'autres idées ? questionna un troisième.

— Je veux bien le prendre avec moi, affirma le frère sioniste de ma mère qui avait quitté Jérusalem pour venir enterrer sa sœur. Là-bas, en Israël, on a l'habitude des orphelins... Avec la Shoah et tout ça... on le mettra dans un « kibboutz », on fera de lui un homme, un vrai...

Conseil de famille. Et d'un... Et de deux. Et de trois... Que faire de moi ? Me laisser en cette Tunisie sans avenir avec mon grand frère déjà marié ? M'inscrire dans une école professionnelle pour avoir un « bon » métier ? Me façonner un avenir radieux en Israël ? Au fond, personne n'avait vraiment envie de s'occuper de moi. Brusquement, une petite voix s'éleva. Celle de ma sœur Nine :

— Moi, je le prends. Avec moi à Paris. Je m'en occuperai.

— Mais tu es folle, il va te gêner, tu ne sauras pas quoi en faire, tu n'as que dix-neuf ans.

— Et alors ? On grandira ensemble. On ne se quittera pas. On ne se quittera jamais.

*Serge :*

Voici comment la Tunisie a perdu, sans le savoir, un vieux plombier, et Israël, peut-être, un chef du Mossad ou un colonel de l'armée de l'air à la retraite. Ou mort à l'heure qu'il est. Au champ d'honneur, bien sûr. Il aura fallu la détermination et le courage d'une jeune fille, tout de noir vêtue et à la voix frêle, pour empêcher ces funestes destins d'advenir.



*Henry :*

Et ce fut, à la fin décembre, le départ vers Paris, via Marseille. Le bateau, donc, puis le voyage en train, interminable à cette époque-là, vers la gare de Lyon. Ce fut, enfin, Paris tout gris, tout noir, tout froid, de la toute fin de l'année 1957. Nine me tenait par la main, plutôt fermement, car elle craignait de me *perdre*, moi aussi, comme on avait « *perdu* » les parents. Métro. Puis une chambre, au fond d'un long couloir, chez des amis des parents qui avaient proposé de nous abriter quelques semaines. Maurice et Marcelle Sarfati, rue Moncey à Paris, 9<sup>e</sup> arrondissement. Ma première adresse, loin, très loin de la « Villa Jasmin ».

\*

Noël 1957. Paris. Pas un cadeau, bien sûr. Rien. Je me souvenais de papa que j'avais surpris, il y avait tout juste un an, déguisé avec une fausse et longue barbe blanche mal fichue et mal collée. Pauvre papa, à croupetons, tentant de cacher des paquets-cadeaux derrière le gros pick-up du salon. Pris sur le fait. Sa barbe en tomba de stupeur. C'était donc papa, le père Noël. Encore un

mensonge ! Il faut dire que j'étais, alors, persuadé que maman et lui n'étaient rien que des « faux » parents, pas des « vrais », comme ceux des autres. Et là, j'en avais une nouvelle preuve, absolue, définitive. Rien qu'un saltimbanque ringard, avec sa barbe de théâtre en coton. Pathétique, mon gros papa. Sa femme et lui n'étaient que des romanichels, des voleurs d'enfant. Ils m'avaient kidnappé, espérant une rançon qui n'était jamais venue, hélas pour eux, car personne ne m'avait réclamé. Soyons francs, je ne suis pas leur fils. Ma vraie mère vit dans un palais royal à Londres. Je ne suis pas juif du tout. Je suis un prince anglais. Anglican, blazer et tout. Oxford ou Cambridge, et tout et tout. Ces voleurs qui se font passer pour mes parents devaient un jour fuir au loin, traqués par la police pour usurpation d'identité et détournement de prince de sang. D'ailleurs, ces bandits, démasqués, mourront bientôt. Ils seront pendus ou passeront sur la chaise électrique. Bien fait ! Sombre, mais réaliste prédiction. Mais je dois, en cet instant douloureux de mon récit, faire une autre terrible confession : je me sens coupable. Oui, ce sont mes pensées noires qui ont provoqué leur mort. Je l'ai voulue et elle est venue. À force de penser aux choses, elles adviennent. C'est moi qui les ai tués, même si j'avais quelques raisons de le faire, vu que c'étaient de faux parents. Et moi, un vrai prince. Voilà, c'est dit.

\*

*Serge :*

Noël 1957. Paris. Ma nouvelle vie. Je marche avenue de l'Opéra. Je suis attiré par une lumière blafarde et clignotante. Petite foule agglutinée autour d'une vitrine. On se tient chaud. Un gros engin ventru diffuse des images

tremblantes en noir et blanc. C'est comme un pick-up, mais avec du cinéma. On y voyait un grand orchestre. Tous étaient très bien habillés, bien chic et coiffés comme il faut. Propres. Les femmes, elles, étaient en robe longue avec des mains longues et belles. La harpiste, jambes écartées, me fascinait tant elle savait exciter puis pincer méchamment les cordes de son bel instrument. Devant elle, un monsieur, très élégant, aux superbes cheveux blancs, agitait frénétiquement une petite baguette dont semblaient sortir toutes les musiques. Je n'avais jamais vu ça, moi, à Tunis, la « télévision », et j'étais comme hypnotisé, pétrifié par le froid, oui, gelé, mais fasciné. Dieu que c'était beau. Je me souviens d'avoir voulu entrer dans le poste. On devait y être au chaud, à l'abri. Vivre là. Devenir une image. Cette envie ne m'a jamais quitté. Je me souviens aussi d'avoir voulu devenir le monsieur aux cheveux blancs, qui faisait de grands gestes avec sa baguette de magicien. Et cette envie, non plus, ne m'a jamais quitté. Soixante-six ans : j'habite dans le poste. Je n'ai pas de baguette, mais je fais, comme le monsieur, des gestes et des gestes.

\*

*Henry :*

Le 5 janvier, j'ai fait mon entrée à l'internat du lycée Michelet, 5, rue Julien, à Vanves. Là, un numéro de matricule me fut attribué : « 5V ». « 5 » janvier, « 5 » rue Julien, « 5V ». Triple « 5 ». « 5 poissons » sur moi, sur toi, sur mes parents au paradis. « 5 », chiffre du bonheur en Méditerranée. Et pourtant, ici, ce ne fut que du malheur qui m'accueillit. Qui était cet enfant au drôle d'accent qui venait squatter une classe où tous se connaissaient depuis le mois de septembre ? Qui était ce gamin qui pleurnichait, faisait pipi la nuit dans

son lit et caca dans sa culotte, au fin fond de l'immense dortoir ? Qui était ce petit brun même pas « français de France » ? La Tunisie, c'est où, ce truc-là ? Et pourquoi, sous la douche, il ne veut pas montrer son zizi ? Il a pas un zizi normal ? Ou alors, pas de zizi du tout ? Ni de parents d'ailleurs, parce qu'il ne reçoit pas de lettres et personne ne vient lui rendre visite... Qui c'est ce gusse, sans zizi ni parents ? On le connaît pas ! Et il parle à personne. Henry Moity ? Moitié ? Mateï ? Maoti ? Quel drôle de nom ! Pas français ! Rien que des « i »... Alors, j'ai appris à mentir sur tout : le pays, l'accent, les parents, le zizi. Il ne fallait surtout pas qu'on sache que j'étais juif : c'était mon secret. Et presque une honte. Comme celle d'être orphelin. Un gars doublement « pas normal », voilà ce que j'étais.

\*

Mon premier ami s'appelait Gérard. Je l'aime encore. Il m'avait amené voir le censeur, je ne sais plus du tout pourquoi. Il affirme que je lui aurais dit sur le trajet :

— Tu sais, ici, personne ne me connaît. Je vais te dire un secret... On m'appelle « Moati », mais c'est pas mon vrai nom. Mes parents sont des gens très importants et je peux pas te dire qui c'est... Ils sont anglais, c'est tout...

— Ah ?

— Oui, mais très connus. Tu vois... Très très connus ! Les plus connus des Anglais. Je peux te dire un autre secret ? Tu le répéteras à personne ? Juré ?

— Juré !

— Eh bien voilà... Là, je suis au lycée, mais c'est une feinte. En vrai, je suis un acteur, et un jour je serai celui qui dirige tout. Tu sais, le type aux cheveux blancs...

— Quoi ?



— Oui, un « metteur en scène », voilà ce que je veux être. Avec un haut-parleur, une baguette et tout. J'ai vu des photos dans *Ciné-Revue*...

— Ah ?

— Oui. Et si tu veux, mais ne le dis à personne, tu les feras avec moi, les films. OK ?

— OK.

Je me souviens. On a inventé notre rituel : on s'est serré la main. On a craché sur le sol et on a dansé comme des Sioux. Les vieux que nous sommes devenus pratiquent toujours cet étrange rituel à la fin de chacun de nos tournages. Et nous sommes acclamés par nos jeunes équipes qui feignent d'être épatées par notre éternelle et apparente jeunesse.

\*

*Serge :*

J'ai redoublé ma sixième entamée à Tunis. Mes résultats étaient déshonorants, pitoyables. Certaines bonnes âmes m'interrogeaient :

— Où sont tes parents ?

— À Tunis, m'sieur.

— Ils vont venir à Paris ?

— Bien sûr, madame.

Oui, quelques-uns, très peu, savaient la vérité. Et l'extrême majorité s'en moquait ou m'en donnait l'impression. Lorsque je pleurais, je trouvais refuge à l'infirmerie de la pension. Là, j'avais droit à un breuvage et aux bras consolants d'une dame. J'ai toujours aimé, depuis, les femmes et les médicaments. Et c'est peut-être pourquoi, en plus d'être pleurnichard, je devins hétérosexuel et hypocondriaque.

— Ça va aller, t'inquiète pas... Tes parents vont venir te voir !

— Oui, madame.

— Tu veux encore un peu de soupe pour te réchauffer ?  
Quel est le prénom de ta maman ?

— ...

— Tu ne sais plus ?

— Odette.

— C'est joli. Il travaille, ton papa ?

— Journaliste ! Et metteur en scène !

— Et ta maman ?... Sa profession ?

— Sans !... Non, c'est pas vrai ! Elle est vedette de cinéma !

Ainsi, les semaines passaient. Toutes les teintes du gris. Tunis me manquait tant. Et les plages, et la mer. Et mon vélo. Et le bleu du ciel.

*Henry :*

Le samedi, je quittais la pension après les derniers cours de l'après-midi. Paris : je courais vers le métro Corentin-Celton (qui c'était, ce gusse ?...) et regagnais le monde des vivants. Sous les lumières de la ville, des enfants de mon âge faisaient des courses avec leurs parents, la mine réjouie. Je les haïssais. Tout cela était trop injuste : parfois, je pensais que l'on aurait dû me mettre une étoile jaune sur la poitrine avec écrit dessus « orphelin ». Oui, je sais, j'exagère. En vérité, tu n'as qu'une seule envie quand tu es orphelin, c'est de passer inaperçu. J'y suis remarquablement arrivé : *on ne me voyait pas.*

Samedi soir. Parfois, ma sœur sortait. C'était bien son droit, à cette jeune fille, quasi devenue mère à dix-neuf ans d'un gamin de onze ans. Elle me faisait à dîner, puis, vers 20 heures, toute jolie, s'en allait. À 23 heures ou

minuit, il arrivait, la belle affaire, qu'elle ne soit pas rentrée ! Et c'était le grand retour de la tragédie. Elle avait disparu. Elle était morte, sûrement. Les minutes passaient, cruelles, coupantes. Pas de Nine. Alors, comme c'était « *l'heure de s'inquiéter* », j'appelais la police.

— C'est moi, c'est Henry. Henry Moati.

— Qui ?

— Henry Moati. Voilà, ma sœur n'est pas rentrée.

— Ah bon ?

— Non ! C'est pas normal !... j'ai peur.

— Tu sais, il n'est pas tard, à peine minuit.

— Oui, mais elle m'a dit qu'elle serait là juste à 11 heures. C'est pas « l'heure de s'inquiéter » ?...

— Mais non, dors ! T'inquiète pas.

Et le monsieur de la police raccrochait, l'esprit ailleurs, peut-être préoccupé par quelques meurtres impromptus. Alors j'écoutais la radio. Variétés, rires, applaudissements. Et toujours pas de message personnel du genre : « Henry, je suis là, j'arrive, dors, mon chéri ! » Ou alors : « C'est nous, c'est papa et maman, on pense à toi, mon trésor. Dors, bébé, dors... »

De temps en temps, j'entendais des voix très étrangères et lointaines. Petite lumière verte des pick-up d'avant. Le monde débarquait. Moscou, Prague, Caracas, Anvers, Barcelone, Le Caire, Damas, Tel-Aviv, Jérusalem, Lisbonne, Berlin... Ça parlait. Ça me berçait. Pièces radiophoniques en slovène, chansons ouzbèkes, mélodées arabes, variétés portugaises, et puis, oh miracle, Radio-Tunis, là où mon père, il y a quelques mois encore, officiait. Radio aussi orpheline que moi de sa belle voix : « La chronique de Serge Moati »... fameuse !... Radio amputée. Puis concert batave, orchestre de Radio-Stuttgart, prêches en arabe, sermons sur

Radio-Vatican ou propagande chinoise. Et je m'endormais  
veille que veille.

Certains samedis soir, au dernier stade d'une inquiétude  
ravageuse, j'allais jusqu'à appeler les hôpitaux. Car moi, je  
savais bien que la mort est toujours au rendez-vous. Je pre-  
nais, alors, une petite voix pointue :

— Allô, l'hôpital Beaujon ? Est-ce que vous avez reçu  
une demoiselle cette nuit ? C'est ma sœur.

— En urgence ?

— Je ne sais pas.

— Alors, comment moi, je peux savoir !... Son nom ?

— Nine...

— Line ?

— Non, Nine... avec un « N »... Enfin, Eugénie, mais  
on l'appelle Nine...

— Eugénie ou Nine ? Faudrait savoir.

— Les deux... Je vous en prie, cherchez-la, s'il vous plaît.  
Plus tard, c'était encore plus « l'heure de s'inquiéter ».

— Allô, l'hôpital Lariboisière ?

— Oui, Lariboisière, j'écoute.

— Je cherche ma sœur.

— C'est bien, continue !

Les salauds raccrochaient. Déjà, ils avaient tué mon  
père dans cet hosto-là, et maintenant ils kidnappaient ma  
sœur. Bravo. Merci. Oui, merci de vous moquer de moi.  
Je vous aurai.

\*

*Serge :*

Cette impression terrible d'être perdu, totalement perdu,  
dans une forêt peuplée de démons chaussés de bottes de  
Sept Lieues, me poursuit toujours. Rien ne m'a jamais

rassuré. Ni les films, ni les amours, ni le reste. Peur panique et récurrente de la perte d'identité, de la disparition. Rejoindre le néant. Se perdre définitivement au sombre pays des ogres. Seuls ceux de ma famille pourraient me sauver. Et encore. Il faudrait qu'ils aient la batterie de leur portable chargée. Mes cauchemars s'adaptent. L'angoisse est une compagne extrêmement familière. Elle a la bouche édentée à force de m'avoir mordu la chair et le cœur. C'est toujours, définitivement, pour moi, « l'heure de s'inquiéter ».

\*

*Henry :*

Au petit matin, ma sœur était là, près de moi, bien vivante. Elle était rentrée alors que je venais juste de m'endormir, agité de sombres rêveries, mais finalement bercé par les rumeurs radiophoniques du monde.

Et c'était dimanche. Plutôt traînassant. Pour les orphelins comme pour les normaux : en fin d'après-midi, vers 17 heures, c'était le moment noir du retour à la pension. Il faisait déjà nuit. Mais, d'ailleurs, avait-il fait jour ?



*Serge :*

Ainsi se passa, vaille que vaille, cette première saison qui fut toutefois égayée par les déjeuners chez les Boublil. Immenses plats de pâtes. Chahuts à table. Tunisie retrouvée. Et le rire homérique d'Élie, le papa, et la tendresse de Fleurette, sa femme, tous deux disparus aujourd'hui, ainsi que deux de leurs quatre enfants. C'est fou ce que l'on meurt autour de moi. J'ai plus de souvenirs que d'amis et plus de visites en différents hôpitaux, funérariums ou cimetières que de rigolades ou de rendez-vous galants.

Je me souviens des dimanches d'orphelin : oui, ces pâtes exquis, quelques jeux dans le jardin avec Robert, mon ami, mon quasi-jumeau, puis, très vite, le métro, le retour vers la pension, l'interminable « étude du soir » avant le réfectoire et le dîner tellement mauvais. Soupe froide. Et choux-fleurs. Je hais les choux-fleurs. Je hais les dimanches soir autant que les choux-fleurs.

Boule d'angoisse irréductible et malfaisante, paralysante. 18 heures : j'étais bouclé pour la semaine, alors que j'imaginai, au loin, les « normaux » en des maisons douces, entourés de « vrais » parents. 18 heures : la nuit noire d'hiver. Les petits fantômes pensionnaires avaient

déjà gravi en silencieuse procession la rude pente qui menait au lycée. Enfants peu aimés, éloignés, punis, ou, comme moi, sans trop de famille. Cette angoisse du dimanche soir ne m'a jamais quitté. Si, une fois. Et pendant dix ans. Ce furent les années *Ripostes*, mon émission, qui était diffusée tous les dimanches à 17 h 45. En direct. À l'heure terrible. Pirouettes. Blagues. Petites phrases. Perfidies. Scoops. Tumulte. La vie ! Adieu l'angoisse. Après m'être mis au lit, pendant des années, vers 19 heures, le dimanche, en la délicieuse compagnie cathodique de la belle Anne Sinclair, j'avais donc créé mon propre rendez-vous. Un hasard ? Non, une nécessité : il fallait absolument que je ne pense plus à cette heure fondatrice, cruelle, qui retranchait les enfants orphelins ou pensionnaires de l'univers des hommes. *Ripostes* exista donc pour chasser la peur. À quoi ça tient, n'est-ce pas ?

\*

*Henry :*

Au début, j'ai triché et menti. À tous. Tout le temps. Mes parents « étaient en voyage ». Palaces lointains chatoyants et secrets. Superbes malles couvertes d'étiquettes rutilantes. Pays interdits aux petits, où n'allaient que des vieux salauds ayant salement abandonné leurs enfants. « Oui, on avait un besoin pressant, ta mère et moi, de faire l'amour tranquilles, longuement. Mais on reviendra, c'est sûr. Juste un mauvais moment pour toi à passer ! » Oui, juste une vie ! Toi, pov'con, l'orphelin, tu crois que tu retrouveras tes parents ! Et ces salauds-là de retour jureront de ne jamais plus te quitter. Tu parles ! Tout le monde ne peut pas avoir la chance d'avoir des géniteurs loyaux. Les miens, s'ils avaient été de « vrais » parents,



seraient encore là, près de moi, centenaires, alors que j'écris ces lignes en ce lundi matin de ma soixante-sixième année, entre deux émissions et trois rendez-vous tout aussi approximatifs les uns que les autres. Et ils auraient adoré ma femme et mes trois enfants, ma famille à moi, qu'ils ne m'ont pas même laissé le loisir de leur présenter.

*Serge :*

On me reconnaît dans la rue. Et c'est moi, Serge, que les gens saluent. Avec gentillesse. Pas Henry. Il est mort il y a longtemps. *Et les morts ne l'ont pas vu.* Pas plus que les vivants, d'ailleurs.

\*

*Henry :*

L'année scolaire se traînait, s'éparpillait. Un film mélancolique et lent, avant montage et coupes nécessaires. La cour du grand lycée, en fin de journée, était triste à périr, après le départ des « demi-pencos » ou des « externes libres ». Sinistre « récré », où les petits exclus perdus dans la brume n'étaient que des fantômes abandonnés. Et je voyais ma vie future ainsi : une prison dont je ne sortirais jamais. Une existence sans issue ni couleurs. Il y avait du gris à l'infini, tout autour de la terne pension des enfants oubliés. La plupart d'entre nous étaient des boursiers posés et déposés là, un jour d'infortune, car souvent plus personne ne pouvait s'occuper d'eux. Images vieilles : enfants boutonneux, oreilles décollées et genoux cagneux. On voit chez Doisneau ou Cartier-Bresson des enfants qui me ressemblaient. Il ne nous manquait que les bérets, alors passés de mode. Le reste y était. Comme le manque d'argent. C'était l'époque où l'on reprisait les chaussettes,

— N'aie jamais peur. Un jour, on se retrouvera. Et on fera une grande fête. Mais tu as tout le temps ! Nous aussi ! La vie, tu sais, aime les vivants ! Alors, aime-la autant que l'on t'aime et que tu nous aimes.

— Oui, maman.

Puis j'ai entendu un froissement d'ailes. Les parents se sont envolés.

La vie grandit. Le vieil orphelin va bientôt se cogner à de nouvelles pages blanches. Haïm, « la vie », *ma* vie, tissée de tous mes vrais-faux mensonges, pétrie de toutes mes vies et de toute ma mémoire réelle ou imaginaire. Papa m'avait dit : « Si tu ne sais pas, invente ! » Je t'ai écouté, papa, j'ai beaucoup inventé ! J'ai été un sacré menteur. Il fallait que je vous survive, alors je me suis débrouillé à ma façon.

*Henry :*

Août 2013 : le 17, j'ai eu soixante-sept ans. Voilà cinquante-six ans que sont partis mes morts toujours vivants. J'y suis arrivé.

En vérité, j'ai mis bien du temps à essayer de vivre. Mon orphelinat m'a fondé, constitué, bâti et j'ai tenté vaille que vaille de transformer le malheur en destin. Pour les enfants, j'ai fait de ma vie une toute petite légende à usage très privé. Chemin faisant, clopin-clopant, je me suis revisité, recollé et reconnu. Mon visage me ressemble. Il est devenu le mien, rien que le mien, pas le tien papa. Basta ! Non, c'est le mien, celui d'un « vieil orphelin », c'est vrai, mais aussi celui d'un homme en marche qui filme et écrit encore et toujours. Bon vent, les morts. Vive la vie des vivants. *Ceux qui vont mourir m'ont vu.*

FIN

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELKN000353.N001  
Dépôt légal : octobre 2013